

François Laruelle, *Anti-Badiou. Sur l'introduction du maoïsme dans la philosophie*, Paris, Éditions Kimé, « Bibliothèque de non-philosophie », 2011, 188 p.

Ce livre n'est pas une critique académique de l'œuvre d'Alain Badiou. Mais ce n'est pas non plus, malgré ce que le sous-titre peut laisser croire, un pamphlet ou un manifeste anti-communiste. Les spécialistes d'histoire de la philosophie et les amateurs d'invectives, anti-maoïstes ou non, seront donc déçus et, en tout cas, renvoyés dos à dos. Ou bien convaincre, ou bien persuader, telle n'est jamais ici l'alternative. Le verbe de Laruelle, en son aspect bouillonnant et brouillonnant (ou pour mieux dire « quantique »), ne se soucie pas des dialectiques convenues. Le temps n'est plus où une logique de l'identité et de la différence (dont l'opposition de l'un et du multiple ou celle de l'être et de l'étant sont deux figures) suffisait à déchiffrer le sens de la transcendantalité. À une époque post-métaphysique, et à vrai dire post-bachelardienne, où la fondation des sciences au nom du transcendantal kantien s'est paradoxalement inversée (vu les succès incontestés et inespérés de la microphysique ou de la chimie contemporaine) en une refondation bel et bien scientifique de l'hypothèse transcendantaliste, la voie d'une investigation non-heideggérienne de l'être semble rouverte. Ce n'est plus le schématisme transcendantal qui garantit l'intelligibilité du monde mais la scientificité des sciences, qui, indépendamment de toute métaphysique, conditionne les représentations philosophiques et/ou épistémologiques de notre être-au-monde.

Mais comment penser, à supposer qu'il faille encore la penser, la consistance d'une telle scientificité ? Ni existentielle ni prototypale, de quoi peut-il bien s'agir si l'imagination transcendantale est mise hors jeu ? Faut-il, par exemple, en guise de méthode, prendre acte avant tout de l'omniprésence et de l'omnipotence des outils mathématiques ?

Que les mathématiques soient impliquées, *de facto*, dans notre représentation scientifique du monde, nul ne le contestera. Mais l'intelligibilité mathématique du réel n'autorise pas la philosophie à avoir de nouveau la main. L'*Anschluss* platonicien, effectué jadis au nom d'un pythagorisme des Formes, ne peut pas, et à vrai dire, ne doit pas se reproduire. En ce domaine, tout recommencement ou prétendu retour aux origines, au nom notamment chez Badiou de la théorie cantorienne des ensembles, ne serait, en dernière instance, que la réitération du Même, en l'occurrence la substitution d'une logique connue (celle de l'un et du multiple, ou si l'on préfère, du tout et des parties) à une autre logique connue (celle de la différence de l'être et de l'étant, ou, si l'on préfère, du modèle et de la copie). Autrement dit, la distribution nouvelle des mêmes cartes ne produit aucun déplacement décisif : nous avons encore et toujours affaire à une pensée totalisante ou tautologique, insensible à tout ce qui n'est pas elle. Aussi est-ce surtout pour masquer le formalisme et le conformisme de son système que Badiou prend soin de détourner le regard de ses admirateurs. En suggérant, par surcroît, la perspective d'une refondation du politique - comme en son temps Platon l'avait fait - le professeur de l'ENS donne matière à réflexions et fait oublier l'impasse intellectuelle à laquelle son ontologie nous reconduit. Ni la réduction de la scientificité au mathématique ni la réhabilitation du geste mathématique en tant que constitutif du pensable ne permettent d'envisager une pensée post-heideggérienne de l'être.

Cela dit, au-delà de la critique du badiolisme, l'A. saisit surtout l'occasion de rappeler ses propres positions philosophiques (sa « non-philosophie »). À ses yeux, la question de l'intelligibilité du monde n'est pas, *de jure*, une question d'essence philosophique. Que depuis vingt-cinq siècles, les philosophes, Badiou y compris, aient fait de cet objet d'interrogation leur propriété exclusive ne prouve rien, sinon leur mépris pour toutes les autres formes de pensée. S'il convient donc de sortir de ce cercle qu'est la philosophie pérenne, la gageure reste de renouveler la discursivité. Comment faire ? Si les mathématiques pures ne donnent rien à penser, les percées de la microphysique sont-elle plus suggestives ? Mais comment éviter alors le retour des images trompeuses, de la sophistique, de l'amphibologie, voire du

scientisme ? Comment se mouvoir, sans *logos*, entre ces écueils contemporains que sont, par exemple, le marxisme et la démagogie ? Une chose est sûre : cherchant à stabiliser son indétermination quantique, l'esprit libre qui a pour nom « Laruelle » se fait, le temps d'un *Anti-Badiou*, esprit fort, c'est-à-dire raison polémique.

Alain PANERO